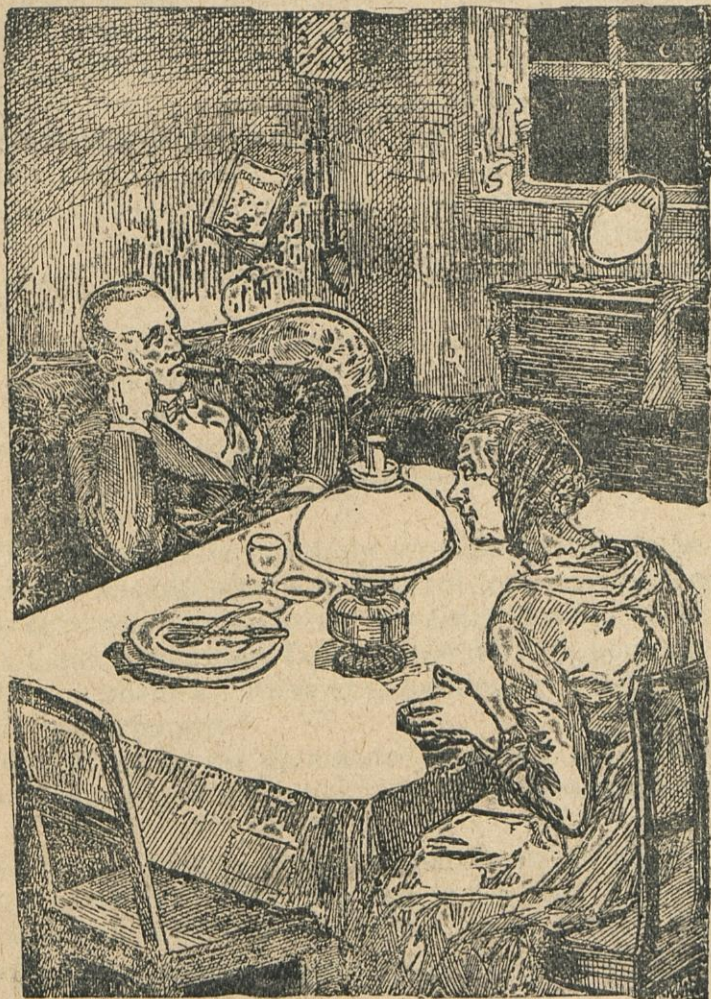




*Eh bien, parle ! dit la chiromantienne
avec un air impatienté...* (Page 748

C. I.

LIVRAISON 97

saient de toute part, faisaient danser le navire comme une noix sur un tambourin. Les forçats qui se trouvaient dans les entreponts faisaient un vacarme de tous les diables, hurlant de terreur et se démenant comme des possédés. Ils comprenaient que, si le navire coulait, ils seraient probablement tous noyés, à moins que l'on n'ouvre à l'avance les cages où ils étaient enfermés, chose que les règlements pour des raisons bien compréhensibles, interdisaient de faire avant que la situation ne soit devenue réellement désespérée.

Finalement, leur attitude devint tellement menaçante que le commandant dut intervenir. Le revolver à la main, il s'avança vers eux et s'écria :

— Tachez de vous tenir tranquille si vous tenez à votre peau !... Le premier qui bouge encore, je le tue comme un chien !

Ceci n'eut d'autre effet que d'exaspérer encore la fureur de ses misérables. Ils se jetèrent tous ensemble contre les barreaux des cages sur la solidité desquelles on ne pouvait guère compter. Cette faible défense pouvait céder d'un moment à l'autre et il paraissait indispensable de faire un exemple.

Visant un forçat de stature colossale qui semblait être en proie à une véritable frénésie, le commandant fit feu.

L'homme tourna sur lui-même, laissa échapper un cri rauque et tomba pour ne plus se relever.

Aussitôt, le silence se rétablit dans les cages. L'implacable fermeté du commandant avait eu raison du désordre.

Quant à Alfred Dreyfus, il s'était accroupi dans un coin de sa cellule, cherchant autant que possible à éviter les paquets d'eau qui déferlaient à chaque instant dans le réduit. Malgré ses efforts, ses vêtements étaient déjà complètement trempés et il avait été assez fortement

contusionné par les chocs violents qu'il subissait chaque fois que le navire faisait une embardée.

Comment tout cela allait-il finir ?... Allait-on faire naufrage ?

Le malheureux considérait cette éventualité sans grande terreur. Après tout ce qu'il avait souffert, pouvait-il encore tenir beaucoup à la vie ?

Il attendait donc les événements avec un calme relatif, malgré la position extrêmement pénible où il se trouvait, dans cette cage où il était cruellement secoué et parfois lancé contre les parois par la violence de la tempête.

Tout à coup, il y eût un fracas épouvantable, un véritable fracas de cataclysme, comme si l'univers entier se fut soudain écroulé. Puis on entendit une succession de bruits comparables à ce que l'on pourrait entendre si un chargement de plaques de tôle avait été lancé d'une certaine hauteur sur un pavé de pierres.

— Tout le monde aux pompes ! cria le commandant

Quelques instants plus tard, les pompes entraient en action et leur couronnement se mêlait au murmure menaçant de l'eau qui s'engouffrait à travers plusieurs solutions de continuité qui s'étaient produites dans la caréna. Comme le commandant l'avait prévu, le « Saint-Nazaire » n'était plus assez solide pour supporter de tels assauts et son armature vétuste s'était tordue out à coup sur le côté de tribord, provoquant la désagrégation d'une grande partie de la structure interne et l'apparition de larges voies d'eau.

Dans l'état où était le navire à ce moment-là, un autre choc un peu violent pouvait suffire à le faire tomber en morceaux. De toute façon, il était d'ores et déjà condamné à un naufrage irrémédiable. Il pouvait résister encore quelques heures ou quelques minutes, cela ne dépendait que du hasard.

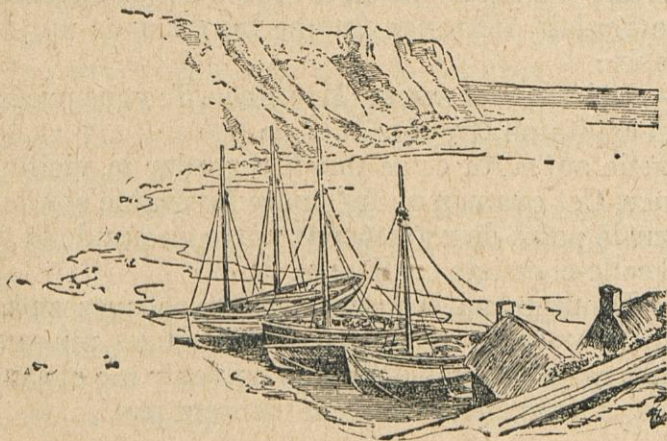
Finalement, on dut se résoudre à ouvrir les cages des forçats.

Sous la menace de leurs revolvers, les gardiens voulurent les obliger à aider à la manœuvre des pompes, mais ils furent débordés en quelques secondes. Hurlant et rugissant comme des démons, ces misérables se précipitèrent sur le pont et se ruèrent vers les canots de sauvetage.

Témoin silencieux et passif de ce tragique spectacle, Alfred Dreyfus joignit les mains en un geste instinctif de prière et il murmura :

— Mon Dieu, si vous avez décidé que ceci doit être ma dernière heure, accueillez-moi avec indulgence et veillez sur ma femme ainsi que sur mes enfants... Aidez-les à supporter courageusement le chagrin que leur causera la nouvelle de ma mort et préservez-les du désespoir...

Mais le malheureux ne put achever sa prière. Une nouvelle embardée du navire le lança tout à coup contre la paroi métallique où sa tête heurta rudement, e il perdit connaissance.





CHAPITRE CXIV.

LA VISITE DE LA CHIROMANCIENNE.

La sonnette de la porte d'entrée retentit et Lucie, qui attendait Mathieu, s'en fut ouvrir elle même.

Elle eût alors la surprise de se trouver en présence d'une vieille femme qu'elle prit à première vue pour une mendiante, quoi que ses vêtements fussent plutôt étranges que réellement misérables. C'était sans doute le mouchoir de couleur que cette personne sortait autour de la tête, et qui la faisait ressembler à une espèce de sorcière de village, qui avait été cause de cette impression.

Avant que Lucie ait eû le temps de lui demander ce qu'elle voulait, l'étrange femme lui dit avec un sourire persuasif :

— Laissez-moi entrer, Madame... Je vous prédirai le sort du capitaine Dreyfus...

Lucie sursauta et se mit à regarder la vieille avec méfiance. Cet examen ne fut guère favorable et elle était déjà sur le point de refermer la porte au nez de la vieille quand celle-ci insista en disant :

— Ecoutez-moi, Madame... Ne me repoussez pas... Je suis une tireuse de cartes très habile et les plus grands personnages n'ont pas dédaigné de venir me consulter... Faites en autant... Les cartes ne mentent pas...

— Je vous remercie, répondit tristement Lucie, mais celà ne m'intéresse pas...

Alors, la vieille leva la tête et elle fixa sur les yeux de Lucie un regard singulièrement brillant.

— Vous avez tort, Madame, fit-elle d'une voix lente. Une voix intérieure m'a dit d'aller chez vous parce qu'il existe toujours un moyen de faire rendre justice à un innocent...

Lucie eut encore un instant d'incertitude puis elle se dit à part soi :

— Cette femme doit savoir quelque chose que je ne sais pas... Et puis, après tout, je ne risque rien à écouter ce qu'elle veut me dire...

Finalement elle fit entrer la vieille au salon.

L'étrange personne prit immédiatement place à une petite table et tira un jeu de cartes de sa poche. Elle se mit à faire quelques simagrées, puis ayant étalé ses cartes sur la table, elle annonça :

— Voyez, Madame... Le valet de cœur vient à côté du valet de piques... Votre mari a subi une grave injustice mais le coupable ne va pas tarder à devoir rendre compte de son crime... Regardez... Le jour approche... Deux, trois, quatre... Voici une femme... Cinq, six... Sept, c'est vous-même, Madame... Voilà que vous vous approchez de votre mari et que vous le délivrez...

Quoi qu'elle fut assez sceptique en égard à ce genre de choses, Lucie avait écouté très attentivement tout ce que la vieille avait dit :

— Est-ce que les cartes ne peuvent pas donner plus de détails ? demanda-t-elle quand l'autre eut cessé de parler.

— Certainement, Madame... Vous allez voir, répondit la diseuse de bonne aventure.

Elle battit encore une fois ses cartes et les étala de nouveau sur la table.

— Voici des détails aussi précis que vous en pourriez souhaiter, déclara-t-elle. Jeudi soir, vous irez à l'Eglise de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et vous y trouverez des documents démontrant d'une façon péremptoire l'innocence de votre mari... Un homme de bien vous les remettra... Cinq, six, sept... Fiez-vous à votre destin et soyez tranquille : voici la carte du bonheur...

La jeune femme allait demander de plus amples explications quand la sonnette de la porte d'entrée retentit de nouveau.

Cette fois, ce devait certainement être Mathieu !

Lucie était très ennuyée, car la le verbiage de la vieille lui avait fait oublier que son beau-frère devait venir.

Et qu'allait dire le jeune homme s'il voyait cette femme chez elle ?

Prestement, elle ouvrit un tiroir, en retira une pièce de dix francs et la remit à la tireuse de cartes en disant :

— Je vous remercie... Allez maintenant, car je vais avoir des visites...

Mais la vieille paraissait fort mécontente et elle ne s'empessa nullement de déguerpier.

— J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, Madame, fit-elle, songez à l'importance exceptionnelle des choses dont il s'agit !

Mais Lucie ne voulut rien entendre.

— Allez vous en ! insista-t-elle. Je n'ai plus le temps de vous écouter...

— Viendrez-vous jeudi soir à l'Eglise de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ?

— Je ne le sais pas encore... J'y penserai...

Ce disant elle poussa presque la vieille vers la porte.

Mathieu qui venait d'entrer dans le vestibule la regarda curieusement.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle quand elle fut partie.

— Une pauvre femme à qui je viens de remettre un petit secours répondit Madame Dreyfus.

Mais elle osait à peine regarder son beau-frère. Son visage était très pâle et elle était toute tremblante.

Néanmoins, Mathieu ne s'aperçut pas de l'expression douloureuse du visage de sa belle sœur, parce que lui même était encore sous la pénible impression que lui avait causé la lettre reçue de Brigitte. Sans doute celle-ci avait-elle, pour la toute première fois, avoué clairement son amour, mais celà ne faisait que rendre plus pénible pour lui ce qu'elle lui avait appris concernant son mariage « in extremis » avec Fritz von Stetten.

S'il n'avait pas appris également la terrible nouvelle de la déportation de son frère, il ne serait pas sorti ce jour là et serait resté chez lui à méditer sur son amour perdu.

Lucie, qui ne pouvait soupçonner l'angoisse qui était dans son cœur lui dit :

— Ce que nous craignons le plus est arrivé... Mon pauvre Alfred va être déporté à l'Île du Diable...

— Je le sais, répondit le jeune homme, mais je ne suis pas bien sûr que ce soit là une chose à déplorer parce que le bien vient très souvent de l'excès du mal... Cette mesure inique porte l'injustice à un tel degré que le public finira peut-être par s'en indigner... Vraiment, j'ai l'impression que ceci va être le commencement de la fin de son martyre...

— Tu crois, Mathieu ?

— Oui, ma chère Lucie...

La jeune femme réfléchit un instant, puis elle murmura :

— C'est curieux... Ce que tu dis là coïncide assez bien avec ce que m'a dit la femme que tu as vue sortir d'ici tout à l'heure...

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?...

— Cette personne est une diseuse de bonne aventure et elle m'a tiré les cartes... Ce n'est pas moi qui lui

ai demandé de venir ici... Elle est venue elle-même et elle a insisté pour que je lui permette de me tirer les cartes... Naturellement, j'ai commencé par refuser, mais elle m'a dit qu'elle pouvait me prédire quelque chose au sujet d'Alfred et c'est uniquement pour celà que je l'ai laissée entrer...

Puis, d'une voix toute tremblante d'émotion, la jeune femme se mit à raconter à son beau-frère tout ce que la tireuse de cartes lui avait dit.

Mathieu l'écouta avec intérêt.

Lucie termina en demandant :

— Crois-tu qu'il puisse y avoir quelque chose de vrai dans tout ceci ?... Me conseilles-tu d'aller jeudi à l'Eglise de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ?

Mathieu se leva et se mit à marcher à travers la pièce. Lucie le regardait avec une vague inquiétude et elle aurait bien voulu pouvoir lire dans son cerveau pour savoir ce qu'il pensait.

Finalement, le jeune homme s'arrêta devant elle et lui dit avec un air impatienté :

— A mon avis, ma chère Lucie, tout ceci doit avoir été combiné uniquement dans le but de te soutirer de l'argent... Il y a toujours des canailles qui sont assez lâches pour chercher à tirer profit des malheurs de leur prochain...

— Tu crois donc que cette femme simplement voulut me tromper ?

— Oui... J'en suis persuadé, répondit Mathieu en élevant la voix. Comme on sait que tous nos efforts tentent vers le même but qui est de sauver mon malheureux frère, il ne faut pas être doué d'un bien grand génie pour deviner que nous aurions tendance à nous intéresser à tout ce qu'on pourrait venir nous raconter dans ce sens, même si ce sont des choses peu vraisemblables... Si nous n'avions pas le sou, on ne se donnerait sans doute pas tant

de mal pour chercher à nous faire prendre des vessies pour des lanternes, mais l'on n'ignore pas que nous possédons une certaine fortune et il ne doit pas manquer de gens qui se disent que notre argent serait beaucoup mieux dans leur poche que dans la nôtre...

— Sans doute, Mathieu... Mais il n'en est pas moins vrai que je n'hésiterais pas un instant à sacrifier toute ma fortune si je croyais réellement que cela pourrait sauver mon pauvre Alfred...

Le jeune homme regarda un instant sa belle-sœur avec un air inquiet, puis il s'exclama tout à coup :

— Je t'en supplie, Lucie, ne fais plus de sottises !... Ne crois pas un mot de tout ce que t'a dit cette vieille sorcière !... Tout cela n'est qu'une histoire inventée de toute pièce pour abuser de ta bonne foi !... Tu peux être sûre de ce que, s'il s'agissait de choses vraiment sérieuses, la personne qui posséderait ces fameux documents par lesquels on pourrait soi-disant prouver l'innocence d'Alfred serait venu t'en parler elle-même... Et, en pareil cas, je n'aurais certainement pas hésité moi-même à déboursier une forte somme d'argent... Mais, rien qu'à la façon dont cette femme s'est présentée ici, on peut déjà en conclure que l'affaire n'est pas autre chose qu'une misérable tentative d'escroquerie...

— Par conséquent, tu ne veux pas que j'aille jeudi à l'Eglise de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ?

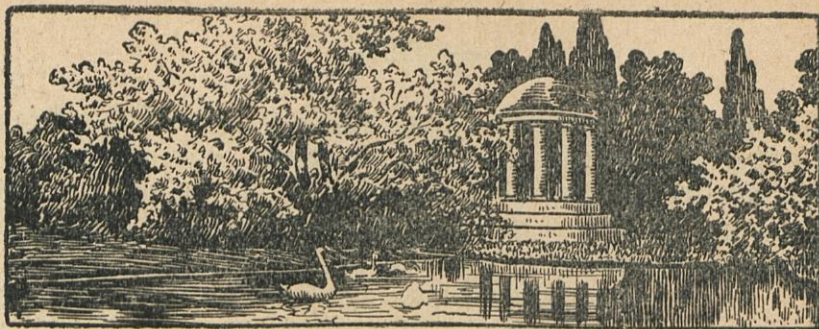
— Je ne saurais trop te conseiller de t'en abstenir...

— Et si tu te trompais ?... Si vraiment quelqu'un possédait de telles preuves ?

— Si cette personne existe, tu ne tarderas pas à avoir de ses nouvelles, même si tu ne vas pas à l'église jeudi ! répondit sèchement Mathieu.

C'était la première fois qu'il parlait sur un ton aussi sévère à sa belle-sœur qui en demeura toute confuse.

— Soit, fit-elle. C'est entendu... Je n'irai pas...



CHAPITRE CXV.

SOMBRES PRESAGES.

Installé bien à son aise dans le meilleur fauteuil de son cabinet de travail, le colonel Henry souriait à la photographie qu'il tenait à la main et qu'il contemplait avec un ravissement voisin de l'extase.

Cette photo, on l'aura déjà deviné, était celle de la comtesse Louise de Ganè.

La jeune femme lui avait fait cadeau de ce portrait le jour précédent, quand il était allé lui rendre visite.

Malgré la promesse qu'Amy Nabot lui avait arrachée à ce sujet, il n'avait pu renoncer au plaisir d'aller la voir comme il le lui avait promis. Une force irrésistible l'attirait vers cette charmante créature et même maintenant, alors qu'il ne pouvait la voir qu'en effigie, la contemplation de son gracieux visage suffisait à lui donner une sensation de véritable joie.

L'agitation de ces dernières semaines, les remords de sa conscience, la crainte d'être démasqué tout cela s'évanouissait quand il pensait à Louise.

Chaque fois que le regard de la jeune femme rencontrait le sien, il sentait que son sang se mettait à couler plus rapidement dans ses veines, faisant palpiter son cœur et accélérant le rythme de ses pulsations.

Malheureusement, l'enchantement finissait toujours par être rompu d'une façon extrêmement désagréable : c'était le spectre d'Amy Nabot qui venait soudain apparaître dans son imagination !

Alors il se prenait la tête entre les mains avec un air découragé et parfois, il ne pouvait retenir ses sanglots. ou bien il éclatait d'une ridicule et impuissante colère.

— Comment faire pour me débarrasser de cette venimeuse créature ? gémissait-il. Je donnerais volontiers dix ans de ma vie pour celà, mais comment faire ?

Il souffrait un véritable martyre, d'autant plus cruel que Louise de Gané lui avait laissé deviner assez clairement qu'elle avait plus que de la sympathie pour lui. Il l'aimait et elle l'aimait. Il était persuadé qu'elle ne refuserait pas s'il lui demandait de devenir sa femme. Elle était libre et rien ne l'empêchait de se remarier.

Il n'y avait qu'un seul obstacle entre eux, mais c'était un obstacle formidable : cette maudite Amy Nabot !

Ah !... Quelle mauvaise affaire il avait faite le jour où il s'était lié avec cette femme là !

Avec un douloureux soupir, le colonel déposa la photo sur sa table à écrire et se cacha le visage entre les mains.

Longtemps il demeura ainsi, immobile, le cœur torturé par les regrets que lui inspiraient maintenant cette passion qui avait ruiné son bonheur et fait de lui un être méprisable, un véritable criminel !

La veille, il avait eu, à un certain moment, la tentation de tout avouer à Louise, afin de savoir si elle pourrait le comprendre et lui pardonner. Mais finalement il n'avait pas osé, car il avait eu peur de détruire la seule illusion de bonheur qui lui restait encore.

Mais il ne pouvait quand même pas rater indéfiniment dans une attitude expectative vis à vis d'elle, d'autant moins qu'il avait déjà remarqué qu'elle commençait

à s'impatier de sa trop grande circonspection. De son côté, elle s'était montrée très affectueuse dès le premier soir et elle devait certainement s'étonner de ce qu'il ne réponde pas avec plus d'enthousiasme à ses avances.

Très énérvé, le colonel Henry se leva et se mit à marcher à travers la pièce.

Comme tout aurait été différent s'il avait pu se présenter à Louise avec une conscience pure et fière de son honneteté pour lui demander de devenir la compagne de sa vie !

Mais hélas, les conditions dans lesquelles il se trouvait ne lui permettaient point de faire celà !

Comme si le destin qui avait décidé de sa perte avait voulu le narguer en lui rappelant les chaines de son esclavage précisément au moment où il aurait tant voulu pouvoir les oublier, Amy Nabot se présenta juste à cet instant.

Se laissant tomber dans un fauteuil comme une personne exténuée de fatigue, l'aventurière se mit à se tor dre les mains avec un air désespéré.

— Tout est perdu ! gémit-elle. Tout !... La catastrophe finale peu se produire d'un moment à l'autre !

Le colonel fronça les sourcils e se mit à regarder la méchante femme avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? interrogea-t'il d'une voix rauque. Qu'est ce qui est encore arrivé ?

Amy Nabot leva la tête et fixa sur lui un regard chargé d'une terrible anxiété.

— J'ai perdu mon emploi ! répondit-elle. Picquart m'a congédié...

Henry étai aterrit.

— Il t'a congédié ? s'exclama t'il.

— Oui... Il prétend que je n'ai pas les aptitudes nécessaires pour occuper un emploi de cette importance...

— Est ce qu'il t'a dit celà lui-même ?

— Certainement !... Quel goujat !... Comme je le déteste !... Je voudrais pouvoir le tuer !... Figure toi qu'il est allé jusqu'à me dire, à moi qui ai été un de ses meilleurs agents, que je n'accomplissais pas les devoirs de mes fonctions d'une façon suffisamment scrupuleuse !

— Il voulait sans doute mettre quelqu'un autre à ta place...

— Evidemment... Il m'a d'ailleurs déclaré qu'il avai déjà trouvé la personne qu'il lui fallait...

— Et qui celà pourrait-il être ?

— Il n'a pas voulu me le dire...

— Crois-tu qu'il lui soit venu des soupçons à notre sujet ?

— Je ne le sais pas au juste, mais je le crains fort !

— S'il en a, nous sommes perdus !

— C'est bien ce que j'en pense... Je crois même que le mieux que nous puissions faire serait de disparaître avant qu'il soit trop tard...

Henry baissa la tête.

— Hélas, oui ! fit-il. Ce ne serait que prudent...

— Es ce que tu as fait ce qu'il fallait afin de me faire obtenir un sauf-conduit pour aller à l'Ile-du-Diable ?

— Comment ?... Tu penses encore à celà maintenant ?... Il me semble que le moment est bien mal choisi !

Un sourire énigmatique apparut sur le visage d'Amy Nabot et elle répondit sur un ton étrange.

— C'est la chose que je désire le plus au monde. Tout ce que j'ai fait et tout ce qui est advenu n'a eû d'autre but que l'accomplissement de ma vengeance vis à vis de Dreyfus... Et il faut avouer que je n'ai pas mal réussi !

— Oui, mais il est impossible que tu ailles là-bas maintenant... Pour le moment, nous ne devons songer qu'à nous mettre à l'abri du danger qui nous menace...

— Ça ne sera pas facile, car ce maudit Pisquart m'a l'air d'un astucieux compère...

Il faudra donc que nous soyons encore plus astucieux que lui... Mais ne penses-tu pas que ce serait plus facile pour toi que pour moi de trouver un moyen d'arranger cette fâcheuse affaire ?... Toi qui n'a qu'à regarder un homme pour le voir tomber à tes pieds, ne pourrais-tu pas faire en sorte de séduire le colonel Picquart et de le mettre dans ton jeu ?

L'aventurière fit de la tête un signe négatif.

— Rien à faire avec lui, mon petit !... Picquart est froid comme un glaçon... On dirait que c'est du sang de grenouille qui coule dans ses veines !... Plus je cherche à être aimable avec lui, plus il se montre froid et insensible... Je n'ai qu'à voir l'expression de ses yeux quand il me regarde pour comprendre combien il me méprise !... Il y avait des moments où il fallait que je fasse un grand effort pour me retenir de le gifler !

— Diable ! murmura Henry avec un air perplexe.

— Je ne l'aurais pas cru gelé à ce point-là !... Et avec une femme comme toi, encore !... Enfin, puisque la séduction ne peut pas réussir avec lui, essayons de trouver autre chose...

— Et que pourrait on encore essayer ?... Moi, je ne vois plus rien, si ce n'est la fuite...

— Et moi, réflexion faite, je crois que le mieux serait de ne lui donner aucune raison de supposer que nous avons peur de lui que la mesure qu'il a prise à ton égard nous inspire la moindre inquiétude... Il faudra surtout que tu parles à Esterhazy et que tu veilles à ce que cet imbécile ne commette pas de bêtises... Il est tellement idiot que si tu n'y fais pas attention, il pourrait nous créer de grands ennuis sans le vouloir... Quant à moi, je ferai de mon côté tout ce qui sera en mon pouvoir pour dissiper les soupçons qui auraient pû naître dans l'esprit de Picquart... Je crois qu'avec un peu de prudence et d'habileté, nous pourrions arriver à nous tirer d'affaire encore cette fois-ci...

— Bien, répondit Amy Nabot en se levant. Je vais immédiatement aller avertir Esterhaszy... Celui-là au moins, je le tiens bien... Je peux faire de lui absolument tout ce que je veux...

CHAPITRE CXVI

STUPEFIANTE RENCONTRE

Amy Nabot trouva le colonel Esterhazy de fort mauvaise humeur.

Le soir précédent, il avait de nouveau bu plus que de raison afin de noyer dans l'alcool les remords de sa conscience et, après s'être copieusement enivré, il s'était rendu dans une tripot où il avait perdu en moins de deux heures le restant des dix milles francs que sa femme lui avait apportés.

Mais l'aventurière ne se soucia nullement de son air hypocondre et, sans même vouloir écouter ses lamentations, elle le saisit par un bras et se mit à le secouer rudement en s'exclamant :

— Sais-tu ce qui se passe, grand imbécile, pendant que tu rests tranquillement là à cuver ton vin ?

— Je n'en sais rien et je m'en fiche complètement, répondit le traître. Pour autant que je m'en soucie, la terre peut bien entrer en collision avec la lune ce soir et voler en éclats... Ce n'est pas moi qui le regretterai !

— Moi non plus, répliqua Amy Nabot. Malheureusement, il ne s'agit pas d'une collision entre la terre et la lune, mais de quelque chose de beaucoup plus embêtant que ça... Réveille toi et écoute :

Ce disant, l'aventurière s'assit à côté du misérable et elle se mit à lui raconter ce qui était arrivé.

Cela suffit effectivement à faire sortir Esterhazy de sa torpeur et même à le faire bondir sur ses pieds avec la plus grande surexcitation.

— Mon Dieu ! s'exclama-t'il. Il ne manquait plus que ça !... Nous pouvons être arrêtés d'un moment à l'autre !

— C'est précisément pour éviter une aussi fâcheuse éventualité que je suis venu t'avertir en toute hâte... Pour commencer, il faut que tu renonce à tes visites aux ambassades étrangères...

— Voilà justement ce qui est impossible, répondit Esterhazy. J'ai absolument besoin d'argent et le seul moyen que j'aie de m'en procurer rapidement est de vendre des documents secrets...

— Il faudra que tu attends un peu, mon cher ami... Il vaut mieux manquer d'argent que de se faire coffrer, ne trouves-tu pas ?

Esterhazy paraissait très nerveux. Il réfléchit un instant, puis il dit :

— Si Picquart ne nous a pas encore fait arrêter, c'est qu'il n'a pas de preuves, et s'il n'a que des soupçons, nous avons encore du temps devant nous...

— Je l'espère aussi, mais l'essentiel est de ne pas commettre d'imprudences... Si tu allais maintenant faire des affaires avec des attachés militaires étrangers tu risquerais fort de nous jeter dans la gueule du loup !

— Je ne suis pas obligé de conclure les affaires directement, insista le misérable. Je pourrais confier la chose à un intermédiaire...

— Quel intermédiaire ?

— Par exemple notre ami Dubois.

— Ne me parle plus de cet individu !... J'espère bien ne jamais le revoir !

Esterhazy saisit une bouteille de cognac et il s'en versa un grand verre qu'il avala d'un trait.

— C'est vrai que celà est encore une histoire bien ennuyeuse !... Quelle malchance j'ai !... Je suis toujours persécuté d'une façon ou d'une autre !... Est ce que tu as pu savoir qui va être ton successeur ?

— Non... Picquart n'a pas voulu me le dire...

— C'est dommage... Il faudrait tacher de le savoir d'une autre manière...

— Dans quel but ?

— Dans le but de corrompre la personne qui est appelée à prendre ta place si elle est corruptible et de manœuvrer pour la faire remplacer par une autre si elle ne l'est point...

— C'est curieux... J'avais justement eû la même idée il y a un moment... Il est certain que si nous pouvions réussir à accomplir celà, nous n'aurions plus rien à craindre...

— Commençons par chercher à savoir qui est la personne qui doit te remplacer... Je ne pense pas que celà puisse être bien difficile...

— Non, d'autant moins que je dois encore retourner là-bas pour y prendre les effets personnels que j'y ai laissés...

— Très bien... Ce sera une excellente occasion et je t'accompagnerai... Il est bien possible que ce soit un premier pas vers le succès...

Les deux complices se concertèrent encore quelques instants au sujet de cette grave question, puis Esterhazy s'habilla et sortit avec l'aventurière. Le soir tombait et les magasins commençaient à fermer. Les deux canailles marchaient rapidement, n'échangeant que peu de paroles. Tous deux se sentaient le cœur étreint d'une pénible anxiété. Ils avaient la sensation d'une espèce de sourde menace planant au dessus d'eux et prête à s'abattre sur

leurs têtes d'un moment à l'autre.

Quand ils arrivèrent à destination. Amy Nabot entra la première dans le petit appartement qui lui avait servi de résidence au cours des dernières semaines et qu'elle devait maintenant quitter à la suite du congé que lui avait donné le colonel Picquart.

A peine avait elle fait trois pas qu'elle s'arrêta, médusée par le cri qui venait de retentir derrière elle et qui avait été poussé par Esterhazy.

Epouvantée, elle se retourna et elle vit que le traître, qui était devenu soudain d'une pâleur cadavérique ; vacillait sur ces jambes et chancelait comme un homme grièvement blessé et sur le point de tomber.

Sans comprendre encore ce qui était arrivé, elle se hâta de le soutenir en le saisissant par le bras.

Elle allait lui demander ce qu'il avait quand la chose lui fut révélée d'une manière qui rendait toute question superflue.

Dans un angle de la pièce se tenait un homme de mauvaise mine qui ricanait avec un air de féroce sarcasme.

— Vous, Dubois ! balbutia Amy.

Le sinistre personnage s'avança en s'inclinant avec une politesse ironique.

— Pour vous servir, chère Madame ! fit-il.

— Mais n'est ce pas curieux que nous nous soyons justement retrouvés ici ?... La vie comporte de bien étranges hasards, n'est-ce pas ?... Figurez-vous que le colonel Picquart m'a nommé à ce poste de confiance que j'occupe depuis quelques heures afin que je découvre la vérité au sujet d'une affaire des plus mystérieuses et des plus importantes dont vous devez certainement déjà avoir entendu parler...

Ce disant Dubois fixait sur Amy Nabot et sur le colonel Esterhazy un regard encore plus expressif que ses paroles.



CHAPITRE CXVII

L'ILE DU DIABLE

Quoi qu'il parut vraisemblable que l'on puisse encore sauver le navire, l'on ne devait naturellement le quitter que le plus tard possible, d'autant plus que, par un temps pareil, le transbordement dans les chaloupes aurait été une opération des plus périlleuses.

De sorte qu'il était indispensable de manœuvrer les pompes avec toute l'énergie disponible de façon à ce que l'on puisse, si faire se pouvait, rester à flot jusqu'à ce que la mer se soit calmée.

Grâce à l'appoint des forçats, qui s'y étaient mis avec une grande ardeur, ce travail de pompage donna de meilleurs résultats que l'on aurait osé l'espérer. Au bout d'une heure on s'aperçut de ce que le niveau de l'eau embarquée avait quelque peu baissé au lieu de monter comme on aurait eu lieu de le craindre.

Une demi heure plus tard, les charpentiers purent déjà se mettre au travail pour essayer d'obturer les voies d'eau qui s'étaient produites dans la carène.

Pendant cette opération même, de nouvelles voies d'eau se produisirent car le vieux bateau cédait de tous les côtés, mais grâce au labeur acharné de l'équipage, toujours aidé des forçats, il continuait de se maintenir

à flot malgré la tempête dont la violence ne diminuait guère.

Finalement, l'eau s'étant infiltrée dans les soutes, les chaudières s'éteignirent et les machines s'arrêtèrent.

Heureusement le « Saint-Nazaire » qui datait du second empire, était, comme la plupart des navires de cette époque, du modèle « mixte », c'est-à-dire qu'il pouvait être mû par des voiles aussi bien que par la vapeur, ou encore les deux en même temps, selon les circonstances.

Par conséquent, dès que les machines se furent immobilisées, le commandant donna l'ordre de hisser une très légère voilure, juste autant qu'il en fallait pour courir sous le vent et ne pas tourner sur place.

Ce fut une manœuvre assez difficile, en raison de l'instabilité du vieux navire, mais dès qu'elle eût été accomplie, le bateau, entraîné par un fort courant de vent se mit à filer comme un train express, malgré les hautes vagues qui le faisaient rouler et tanguer effroyablement. Craignant qu'une pareille allure cause un accident le commandant fit modifier la voilure, de façon à obtenir une course en demis-cercles à épicycles alternés.

De cette manière, on parvint à rester à peu près dans la route, tout en naviguant d'une manière moins périlleuse.

D'ailleurs, l'ouragan ne tarda pas à se calmer peu à peu.

Le vieux « Saint Nazaire » s'en était encore une fois tiré, mais ça avait été bien juste !

Quand le jour se leva, il faisait un temps superbe et le soleil qui apparut tout à coup, comme celà se produit sous ces latitudes, éclaira une mer qui ressemblait à un lac dont les eaux à peine agitées de quelques petites vaguelettes, clapotaient doucement, caressant la coque sommaire rafistolée du vieux navire.

Les forçats, exténués de fatigue par la manœuvre

des pompes qui s'était poursuivie durant toute la nuit, se laissèrent docilement reconduire à leurs entreponts et tout reentra dans l'ordre.

Mais Alfred Dreyfus n'avait pas encore repris connaissance. Personne ne s'était occupé de lui et, selon toute probabilité, si le navire avait coulé, personne n'aurait songé à venir le chercher.

Sur les registres de l'Administration Pénitentiaire, il aurait été porté comme « ayant péri en mer durant la traversée vers le lieu de sa déportation », et tout aurait été dit au point de vue administratif. Quant aux messieurs de l'Etat-Major, il se seraient contentés de laisser échapper un soupir de soulagement et de dire :

— Espérons que l'on n'entendra plus parler de lui maintenant !

Ce ne fut que vers le milieu de la matinée que le malheureux revint à lui. Il n'était pas resté évanoui pendant tout ce temps, mais sa première perte de connaissance s'était prolongée sans interruption dans un profond sommeil impérieusement réclamé par son organisme à bout de forces.

De toute façon, il avait été le seul à bord qui ne se soit rendu aucun compte du danger que l'on avait couru durant cette terrible nuit.

Ce lourd sommeil l'avait bien reposé. Il se sentait maintenant plus tranquille et moins faible, malgré une violente douleur qu'il ressentait à la tête.

Mais il avait une soif terrible et, dès qu'il vit passer un gardien il lui demanda de lui apporter de l'eau, car la cruche qui se trouvait dans sa cellule s'était renversée et brisée pendant la tempête.

Mais l'homme lui répondit brutalement :

— Vous n'avez qu'à attendre l'heure, comme d'habitude.....

— Mais j'ai été blessé pendant la tempête de cette nuit et j'ai la fièvre.....

— Puisque vous pouvez encore vous tenir debout c'est que vous n'êtes pas bien malade ! répliqua grossièrement le gardien.

Et, sans plus s'inquiéter du prisonnier, il s'éloigna

.....

La tempête qui avait assailli le « Saint-Nazaire » avait quelque peu allongé sa course en ralentissant sa marche et en le faisant dévier de la ligne prévue.

Trois jours plus tard, une terre rocheuse apparut à l'horizon.

C'était l'île du Salut.

L'on pouvait constater, même à cette distance relativement considérable, que le climat de cette terre devait être terriblement humide, car elle apparaissait toute entourée d'une sorte de halo de brume qui se confondait avec les nuages accumulés au dessus, faisant une curieuse tâche blanche qui se décomposait nettement sur l'immensité bleue du ciel et de la mer.

A mesure que le navire approchait, les détails de l'île devenaient plus distincts, mais aussi loin que la vue pouvait porter, l'on apercevait que des rochers sombres et des falaises d'un brun rougeâtre ; pas un seul arbre ni la moindre race de verdure.

Autour de l'île principale, quelques îlots plus petits et d'un aspect plus désolé encore, formaient une sorte de rempart, hérissé de récifs menaçants.

A un certain moment le navire vira de trois quarts pour s'engager dans un chenal bordé de brisants à fleur d'eau. Alors, Alfred Dreyfus qui n'avait pas encore vu le groupe d'îlots, l'aperçut à travers les barreaux de sa cellule. Malgré lui, il ne put s'empêcher de frémir en voyant leur silhouette rébarbative.

— Est-ce dans un endroit de ce genre que l'on a l'intention de me débarquer ? se demandait-il avec angoisse.

Tous les membres du personnel de l'équipage qui n'avaient rien de particulier à faire à ce moment ainsi que presque tous les gardiens et tous les fonctionnaires délégués de l'Administration Pénitentiaire, se tenaient sur le pont, regardant avec curiosité le minuscule archipel vers lequel on s'avancait.

En raison des innombrables récifs qui rendent ces parages extrêmement dangereux, le navire n'avancait plus que tout doucement. Le commandant et son second, debout sur la passerelle, ne cessaient de donner des ordres. Un homme se tenait à l'avant, penché vers la mer et regardant attentivement l'eau, pour voir à temps les récifs qui éffleuraient de tout part, tellement nombreux que seul un pilote accoutumé depuis de longues années à ces parages aurait pu en connaître l'emplacement par cœur. Un autre matelot faisait de même à l'arrière. Chacun d'eux tenait une cloche à la main et, chaque fois que l'un des deux sonnait, un ou deux coups selon le cas, l'on modifiait aussitôt la marche du navire.

Le silence n'était interrompu que par les cris des oiseaux de mer qui voletaient autour du bateau comme pour lui faire escorte. L'on percevait parfaitement bien, à travers le plancher du pont, les variations de rythme dans le mouvement de la machine.

Les forçats qui se trouvaient dans les entreponts, quoi qu'ils ne puissent rien voir, s'étaient naturellement aperçus de ce que l'on n'était plus en pleine mer et, se disant qu'ils devaient être arrivés au terme de leur voyage, ils commençaient à s'agiter.

Bientôt, les gardiens pénétrèrent dans leurs cages et se mirent en devoir de leur mettre les menottes.

Beaucoup d'entre ces misérables tentèrent de se rebeller et tous faisaient du tapage, criant et vociférant

comme des damnés. Quelques-uns des gardes-chiourme durent faire usage de leurs bâtons à entraver les prisonniers dont ils avaient la charge.

En un mot, un désordre indescriptible régnait dans l'intérieur du navire. Le spectacle de ces êtres hideux, malpropres et grimaçants, se débattant sous une pluie de coups de trique était quelque chose de vraiment épouvantable, d'autant plus que la plupart de ces hommes avaient des physionomies absolument inhumaines et que leurs cris ne se différenciaient guère des hurlements des bêtes fauves.

L'un d'entre eux faisait pourtant exception, se distinguant des autres par une attitude calme et indifférente dont il ne s'était d'ailleurs pas départi durant tout le voyage. Celui-là était un grand jeune homme aux traits réguliers et à la physionomie plutôt sympathique, quoiqu'empreinte d'une expression de tristesse voisine de l'hypocondrie. Depuis l'embarquement il était toujours demeuré à l'écart de ses compagnons, silencieux, renfermé en lui-même et ne paraissant accorder aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Maintenant aussi, il paraissait tranquille et résigné.

Un gardien s'approcha de lui et lui ordonna de se placer à côté d'un autre condamné avec qui il devait être attaché, conformément à la règle.

Mais l'énigmatique jeune homme demeura impassible. Il ne paraissait pas avoir entendu.

— Allons, vite ! insista le gardien. Je n'ai pas le temps d'attendre votre bon plaisir.....

Ce disant, il le saisit par le bras et tenta de l'attirer avec lui.

Alors, une lueur sinistre apparut tout-à-coup dans les yeux du condamné qui murmura quelques paroles incompréhensibles et fit un bond de côté, se dégageant sans peine de l'étreinte du gardien qui, ne s'étant pas attendu à ce qu'il se rebelle, ne l'avait pas serré bien fort.

Rapide comme l'éclair, le prisonnier s'élançait vers l'escalier conduisant au pont.

— Arrêtez-le ! cria le gardien.

Et il se lança à la poursuite du fugitif, suivi de plusieurs de ses collègues.

Cette chasse à l'homme si inattendue ne prit fin qu'à l'autre extrémité du navire.

Acculé au bastingage, le fugitif fit volte-face et attendit les gardiens de pied ferme, fixant sur eux un regard où brillaient des lueurs de démenée.

Mais au moment où ils allaient le rejoindre, il se retourna prestement et avant que l'on ait pu le retenir, il enjamba le bastingage et sauta.

L'alarme ayant été donnée aussitôt, le commandant fit stopper le navire et une bouée de sauvetage fut lancée au désespéré qui, après avoir disparu un moment sous l'eau, venait de reparaître à la surface.

Il aurait pu très facilement saisir la bouée qui était tombée tout près de lui, d'autant plus que l'eau était parfaitement calme, mais il n'en fit rien. Levant la tête vers le navire, il fixa sur les gardiens un regard plein de mélancolie, puis il se laissa couler.

Pour la forme, un canot fut mis à la mer et les deux hommes qui s'y étaient embarqués scrutèrent les ondes pendant une dizaine de minutes. Puis, comme il paraissait évident que le désespéré devait déjà être noyé, ils repêchèrent la bouée et regagnèrent le navire.

.....

Vers le soir de ce jour, le 12 mars 1895, le « Saint-Nazaire » jeta l'ancre dans une petite baie de l'île du Salut.

Aussitôt, le commandant et le commissaire délégué de l'Administration pénitentiaire descendirent à terre pour accomplir les formalités de notification de l'arrivée du convoi.

Le débarquement des prisonniers commença le soir même. Attachés deux par deux, portant sur leurs épaules le sac contenant leurs effets de réchange, ils défilèrent longuement sous l'œil sévère des gardes-chiourme coiffés casque colonial et armés de carabines.

Alfred Dreyfus était toujours dans sa cellule. Personne ne s'était occupé de lui et il aurait pu croire qu'on l'avait oublié si un soldat de l'Infanterie Coloniale n'était venu prendre la faction devant la porte de son cachot.

Quand tous les forçats eurent été débarqués, le « Saint-Nazaire » demeura immergé dans un silence absolu. La nuit était belle et sereine. Le ciel apparaissait constellé de myriades d'étoiles malgré le léger brouillard qui flottait dans l'air. Il faisait chaud et lourd et l'on ne respirait qu'avec difficulté. A chaque instant, le soldat qui montait la garde devant la cellule enlevait son casque et s'épongeait le front.

Le prisonnier se demandait pourquoi on l'avait laissé là alors que tous les autres déportés avaient été débarqués. Allait-on le conduire encore dans un autre endroit où allait on le ramener en Europe à la suite de quelque nouvelle et subite décision des autorités supérieures à son égard ?

Après réflexion, il dut reconnaître que cette dernière hypothèse était bien peu vraisemblable.

Comme le factionnaire, qui s'était mis à faire les cent pas sur le pont, passait tout près du grillage derrière lequel il se trouvait, il eut l'idée d'essayer de l'interroger et lui demanda :

— Est-ce que vous savez si l'on a l'intention de me faire descendre à terre ?

— Non, répondit l'homme, — je n'en sais rien..... De plus on m'a interdit de vous parler.....

Il avait dit cela avec un accent qui paraissait révéler une origine germanique.

— Seriez-vous alsacien ?.... lui demanda Dreyfus en dialecte allemand.

Le visage du soldat s'éclaira aussitôt d'un large sourire.

— Nous sommes donc compatriotes ! s'exclama-t'il.

— Certainement, répondit le prisonnier. Je suis Alfred Dreyfus.....

— Alfred Dreyfus ? répéta le soldat, comme si ce nom n'avait comporté pour lui aucune signification spéciale.

— Oui..... Vous n'avez pas entendu parler de mon procès ?

— Non..... Ici, on ne sait jamais rien de ce qui se passe dans le reste du monde.....

Alfred pensait que le soldat allait lui demander pour quelle raison il avait été déporté, mais il n'en fit rien, quoi qu'il parut regarder le prisonnier avec beaucoup de curiosité. Ce devait donc être par pure délicatesse qu'il s'en abstenait.

— Il fait chaud, hein ? fit-il après un moment de silence.

— Oui..... Est-ce qu'il fait toujours comme ça dans ce pays ?

— Presque toujours..... Voulez-vous boire un peu de vin ?

— Cela me ferait grand plaisir.....

A travers le guichet de la porte, le soldat tendit à Dreyfus une gourde remplie de vin et lui dit :

— Buvez tout..... Moi, je n'en ai plus besoin.....

Le prisonnier se désaléra largement, mais il laissa encore une assez grande quantité de vin dans la gourde

qu'il rendit au factionnaire en le remerciant de tout cœur.

— Cela m'a vraiment fait du bien, lui dit-il.

A ce moment, on entendit des pas qui s'approchaient.

C'était un autre soldat qui venait prendre la garde à la place du premier.

— C'est l'heure, Luders, annoça le nouveau venu, — ton tour de garde est fini, tu peux t'en aller.....

Alfred Dreyfus se promit de retenir que le factionnaire alsacien s'appelait Luders car il espérait qu'il pourrait un jour ou l'autre lui témoigner sa reconnaissance de lui avoir montré un peu de bonté alors que le monde entier, pour ainsi dire, paraissait ligué contre lui.

Après que Luders se fut éloigné, le second factionnaire s'approcha de la porte de la cellule et, voyant à travers le grillage que le prisonnier était resté debout, il lui dit sur un ton autoritaire :

— Couchez-vous..... C'est l'heure de dormir....

Alfred Dreyfus ne protesta point et il s'étendit dans son hamac. D'ailleurs, le vin qu'il avait absorbé, chose à laquelle il n'était plus habitué depuis longtemps, lui avait causé une sensation de torpeur qui lui donnait envie de dormir.

Il ferma les yeux, mais au moment de tomber dans le sommeil, une pensée lui vint tout-à-coup à l'esprit.

Ce Luders devait certainement être un brave homme et, s'ils se rencontraient encore, il ne refuserait sans doute pas de lui rendre un service..... S'il pouvait arriver à écrire quelques mots pour Lucie, le soldat n'aurait certainement aucune difficulté à les lui faire parvenir.



CHAPITRE CXVIII.

UN CŒUR QUI SAIGNE.

— Comment a-t'il passé la nuit ? demanda Monsieur von Sheden à sa fille qui revenait de l'hôpital.

Brigitte haussa les épaules avec un air las.

— Toujours la même chose, papa répondit-elle. Il est tellement faible qu'il ne peut presque pas se tenir éveillé..... Le docteur dit que cela est très bien ainsi parce que ce n'est qu'un repos complet qui peut lui rendre ses forces, mais il ne peut pas encore prévoir, même approximativement, l'époque de sa guérison..... De toute façon, il le considère déjà comme étant hors de danger.... Son rétablissement complet n'est qu'une question de temps.....

— Grâce à toi, ma chère enfant, compéta le gentilhomme. Je suis sûr que tu l'as sauvé en acceptant de l'épouser au moment où il venait d'être blessé..... Cette satisfaction lui a, en quelque sorte, rendu la vie.....

— Je n'ai fait que mon devoir papa, répondit la jeune fille en soupirant. Mais Dieu sait ce que ça m'a coûté ! Depuis mon retour de Paris, je ne pensais qu'au moyen de me libérer de la promesse que je lui avais faite.....

— Et pourtant, quand je t'ai proposé de dire moi-même à Fritz que tu ne pouvais pas l'épouser parce que

tu aimais un autre homme, c'est toi-même qui a refusé....

— Oui, parce que je ne voulais pas être cause d'un désastre.... Je comprends bien que si je manquais à la parole que j'avais donnée à Fritz, cela devait forcément avoir les plus funestes conséquences pour notre famille... Maintenant, j'ai fait mon devoir et je ne le regrette pas, si c'était à recommencer, je recommencerais, mais ma vie est brisée à jamais.....

Monsieur von Sheden regarda sa fille avec une sorte d'épouvante et s'exclama :

— Que dis-tu là, ma pauvre enfant ?.... Te sens-tu réellement liée par la promesse que Fritz t'a obligée à lui faire l'autre jour ?

— En aurais-tu jamais douté, papa ?

— Mais naturellement !.... C'est tout simplement absurde !.... Fritz n'avait aucun droit d'exiger de toi un pareil serment et j'avais compris que tu ne lui avais promis cela que pour le calmer.....

— Je l'ai fait pour le calmer, certainement, et pas pour autre chose, mais une promesse est une promesse...

— Il faut pourtant tenir compte des circonstances... A ce moment-là, Fritz avait la fièvre et il n'était pas en état de se rendre bien compte lui-même de ce qu'il faisait ni de ce qu'il disait.... Il n'aurait jamais osé demander une chose pareille s'il avait été en pleine possession de toute sa lucidité d'esprit.

— Je crois que si, papa..... Il comprend très bien que je ne pourrai jamais l'aimer réellement et il a voulu s'assurer de ma fidélité perpétuelle par un moyen qu'il considère comme infaillible.... Il me fait donc l'honneur de me croire incapable de manqueur à un serment et, en ce sens, je crois bien qu'il ne s'est pas trompé.....

— Mais ne serait-ce pas une preuve de féroce égoïsme de sa part s'il avait réellement exigé cela en pleine conscience ?